

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1854 \(1er janvier-21 décembre\) : Dorothee, une princesse russe, persona non grata à Paris](#)[Item](#)[228. Paris, Samedi 16 décembre 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

228. Paris, Samedi 16 décembre 1854, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Académie des sciences morales et politiques](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Femme \(diplomatie\)](#), [France \(1852-1870, Second Empire\)](#), [Jésuites](#), [Napoléon III \(1808-1873 ; empereur des Français\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Politique \(Vatican\)](#), [Santé \(Dorothee\)](#), [Tristesse](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet. □

Présentation

Date 1854-12-16

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 4098-4099-4100, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 18

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

228 Paris, samedi 16 déc 1854

J'ai reçu hier, tard, vos deux lettres par occasion, 187 et 189. Leur tristesse et leur tendresse me vont au cœur. Non certainement, je n'ai pas perdu l'espoir ; il me semble impossible qu'on vous refuse ce que vous demandez aujourd'hui. Et quand une fois nous aurons obtenu cela, nous verrons. Je n'ai pas trouvé M. Hier ; il était sorti. Je lui ai écrit en rentrant ; il m'a donné rendez-vous pour ce matin avant midi. J'irai tout à l'heure, dès que ma toilette sera faite, et je vous dirai tout de suite ce qu'il m'aura dit. Je n'ai pas voulu parler de M. à Montebello, avant d'en avoir causé avec M. Je crains toujours de gêner quelque chose de ce côté-ci qui est le seul efficace. Ce soir, ou demain d'après ma conversation avec M. Je verrai Monteb, et je le mettrai en mouvement s'il le faut. Il fera certainement, et de bon cœur, tout ce qu'il pourra. Mais je doute qu'il aille vous voir avant le départ de son fils. Il ne vous l'amènera pas au moment de le perdre pour trois ans, la mère ne voudra pas s'en séparer trois jours.

J'ai vu hier Lord Mahon qui retourne à Londres, revenant de Rome, et Sir Henry Ellis qui reste toujours à Paris. Ni l'un ni l'autre ne m'a rien appris. Ellis est toujours très sensé et assez clairvoyant. Frappé du peu d'habileté et du peu de convenance du discours de Lord John qui ne peut plaire ni à Vienne ni à Paris. Frappé aussi de la principale conséquence de ce traité qui est de rendre l'Emp. Nap arbitre de la paix ; le jour où il la voudra, il sera deux contre un. Et trois, si la Prusse adhère au traité, comme on le croit en général.

Deux nouvelles d'Italie qui ne vous intéressent guère ; les Jésuites sont expulsés de Naples et le cardinal Antonelli vient de tomber à Rome. Le plus capable des cardinaux, peut-être le seul capable ; mais il a un frère dont la vénalité et le décri ont, dit-on, fait sa chute.

4 heures

Je reviens de présider la séance publique de l'Académie. Il est tard. Je vous rendrai compte un peu à la hâte de ma conversation avec M. Trois quart d'heure. Même bon vouloir de l'Empereur Nap ; mais bon vouloir mêlé de tristesse et d'humeur. On a de nouveau fortement insisté de Londres. Il a répondu : " J'ai promis ; mais il a fait la concession. Après la prise de Sébastopol. " Si Sébast. était pris demain, vous auriez demain votre passeport pour venir vivre à Paris. Mais aujourd'hui il faut attendre. On est piqué et un peu honteux ; j'ai dit " entre nous ce n'est pas agréable de n'être pas plus puissant pour une si petite chose. " On en tombe d'accord. J'en suis venu au passeport pour Nice en s'arrêtant à Paris pour consulter votre médecin, et vous reposer un peu : " Cela ne peut pas être refusé ; quelle le demande directement à l'Empereur lui-même, par une lettre sur ce thème en deux parties. 1ère Partie. " Je ne puis comprendre les méfiances dont je suis l'objet ; leur conséquence me désespère et leur injustice me révolte. Quand je voyais beaucoup de monde, je n'ai jamais été, pour l'Empereur, la cause du moindre embarras, du moindre ennui. A plus forte raison quand mon intérêt m'en ferait une loi et ma reconnaissance un devoir. Je vivrais dans la retraite la plus absolue ; je ne verrais personne, je n'écrirais à personne, absolu ment à personne. 2ème partie " si, en ce moment cela est jugé impossible, je prie instamment qu'on me donne un passeport pour traverser la France, consulter à Paris mon médecin, et me rendre dans un climat doux dont ma santé, ma vie ont absolument besoin. " Nommez Nice et Pau, une ville de France dans le midi, aussi bien qu'une ville étrangère ; l'un ne sera pas plus difficile à obtenir que l'autre, et il y aura avantage à pouvoir rester en France, si cela vous convient.

Envoyez votre lettre à Fould, en le priant de la remettre à l'Emp. Comme ministre d'Etat, c'est sa charge naturelle. Il est au courant de tout ce qui vous touche, et a

bonne envie de vous servir. Morny a envoyé à l'Emp. votre longue lettre, celle dont je vous avais transmis le thème. Il a écrit à l'appui en l'envoyant. Mais l'Emp. ne lui en a point parlé depuis, ni lui à l'Emp. La timidité est grande. J'ai essayé d'insinuer la prolongation, de votre séjour à Paris un passage indéfini. Je suis forcé de vous dire que cela a fait peur, grand peur. Non qu'on demande un terme fixe, au passage, un nombre de jours déterminé ; mais la tentative de profiter du passage pour le transformer en séjour à toujours ne réussirait évidemment pas. A moins qu'il ne survînt quelque événement favorable, Sébastopol pris des négociations ouvertes, un armistice. Tout cela est possible.

Je vous demande deux choses, du courage et de prendre les faits, comme ils sont aujourd'hui en en tirant tout le parti qu'on en peut tirer aujourd'hui. On en tirera davantage avec le temps. Le point capital c'est de rentrer en France d'être revue à Paris. Si Pau ne vous paraît pas trop solitaire, je l'aimerais mieux que Nice. Il est plus aisé de se rapprocher quand il n'y a pas de frontière à passer. Le traité modéré autrichien donne de l'humeur à Londres, à l'opinion passionnément guerrière.

On sent qu'il donne à la paix des chances et à l'Emp. Nap de l'indépendance. Lord John l'a bien indiqué. On ne veut pas donner à cette humeur des prétextes de plus, même les plus petits. Vous en seriez un. Tout l'essentiel est là. L'essentiel comme résumé de ce qui s'est dit, et comme indication de la conduite à tenir. Dearest, je vous le demande encore : du courage, et ce qu'il faut pour votre santé. Nous ressaisirons peu à peu le reste.

Adieu, adieu. Mon fils va porter ceci chez Hatzfeld. Adieu. Ma fille va bien. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 228. Paris, Samedi 16 décembre 1854, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1854-12-16

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/9714>

Informations éditoriales

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Bruxelles (Belgique)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 13/09/2025 Dernière modification le 07/11/2025

Paris - Samedi 16 Dec. 1854.

J'ai reçu hier, tard, vos deux lettres par occasion, 187 et 189. Leur tristesse et leur tendresse me vont au coeur. Non certainement, je n'ai pas perdu l'espoir; il me semble impossible qu'on vous refuse ce que vous demandez aujourd'hui. Et quand une fois nous aurons obtenu cela, nous verrons. Je n'ai pas trouvé M. hüs; il était sorti. Je lui ai écrit en rentrant; il m'a donné rendez-vous pour ce matin, avant midi. J'irai tout à l'heure, dès que ma très lettre sera faite, et je vous dirai tout de suite ce qu'il m'aura dit. Je n'ai pas voulu parler de Fr. à Montebello avant d'en avoir causé avec M. Je crains toujours de gâter quelque chose de ce côté-ci, qui est le seul efficace. C'est-à-dire, ou demain, d'après ma conversation avec M., je verrai Monteb., et je le mettrai en mouvement, s'il le faut. Il fera certainement, et de

bon cœur, tout ce qu'il pourra. Mais je doute
qu'il aille vous voir avant le départ de son
filz. Il ne vous l'amènera pas; au moment
de le perdre pour trois ans, la mère ne voudra
pas s'en séparer trois jours.

J'ai vu hier lord Mahon qui retourne
à Londres, revenant de Rome, et Sir Henry
Ellis qui reste toujours à Paris. Ni l'un ni
l'autre ne m'a rien appris. Ellis est toujours
vif, sûr et assez clairvoyant. Frappé du
peu d'habileté et du peu de convenance
du discours de lord John qui ne peut
plaire ni à Vienne ni à Paris. Frappé
aussi de la principale conséquence de ce
traité qui est de rendre l'Emp. Nap. arbitre
de la paix; le jour où il la voudra, il
sera deux contre un. Et enfin, si la
Prusse adhère au traité, comme on le croit
en général.

Deux nouvelles d'Italie qui ne vous
intéressent guère; les Jésuites sont expulsés
de Naples, et le cardinal Antonelli vient

de tomber à Rome. Le plus capable de l'ordonner,
peut-être le seul capable; mais il a un frère
dont la négligence et le désordre ont fait
sa chute.

4 heures,

Je reviens de présider la séance publique de
l'Académie. Il est tard. Je vous rendrai compte
un peu à la hâte de ma conversation avec
M. Trois quarts d'heure.

Même bon vouloir de l'Empereur Nap; mais
bon vouloir mêlé de tristesse et d'humeur. On
a le nouveau fortement insisté de Londres.
Il a répondu: "J'ai promis"; mais il a fait la
concession "après la prise de Sebastopol". Si
le bar. était pris demain, vous auriez demain
votre passeport pour venir vivre à Paris.
Mais aujourd'hui il faut attendre. On est
piqué et un peu honteux: j'ai dit "entre
nous, ce n'est pas agréable de n'être pas
plus puissant pour une si petite chose". On
a tout de même. J'en lui donne au passeport
pour Nice en s'arrêtant à Paris pour
commencer votre négociation et vous exposés un
peu: "Cela ne peut pas être refusé; quelle

le demande discrètement à l'empereur lui-même, par une lettre sur ce thème en deux parts. 1^{re} Partie. "Je ne puis comprendre les motifs dont je suis l'objet; leur tourment me désespère et leur injustice me révolte. Quand je voyais beaucoup de monde, je n'ai jamais été, pour l'empereur, la cause du moindre embarras, du moindre ennui, à plus forte raison quand mon intérêt m'en ferait une loi et ma reconnaissance un devoir. Je vivrais dans la retraite la plus absolue; je ne verrais personne, je n'écrirais à personne, absolument à personne". 2^e Partie "Si, en ce moment, cela est jugé impossible, je prie instamment qu'on me donne un passeport pour traverser la Prusse, consulter à Paris mon médecin, et me rendre dans un climat doux dont ma santé, ma vie ont absolument besoin". Nommez Nice et Pau, une ville de France dans le midi, aussi bien qu'une ville étrangère; l'un ne sera pas plus difficile à obtenir que l'autre,

et il y aura avantage à pouvoir rester en France, si cela vous convient.

Envoyez votre lettre à Vrold, en le priant de la remettre à l'emp. Comme ministre d'Etat, c'est sa charge naturelle. Il est au courant de tout ce qui vous touche, et a bonne envie de vous servir. Morny a envoyé à l'emp. votre longue lettre, telle dont je vous avais transmis le thème. Il a écrit à l'appui en l'ouvrant. Mais l'emp. ne lui en a point parlé depuis, ni lui à l'emp. de la timidité en grande.

J'ai essayé d'arrêter la prolongation de votre séjour à Paris, un passage indéfini. Je lui force de vous dire que cela a fait peur, grand peur. Non qu'on demande un terme fixe au passage, un nombre de jours déterminé; mais la débata-tive de profiter du passage pour le transformer en séjour à toujours ne réussissant évidemment pas, à moins qu'il ne survienne quelque événement favorable, Sébastopol par

de négociations ouvertes, un armistice. Tout
cela est possible.

Je vous demande deux choses, du courage
et de prendre les faits comme ils sont aujourd'hui.
ad'hui, en en tirant tout le parti qu'on
en peut tirer aujourd'hui. On en tirera
davantage avec le temps. Le point capital
est de rentrer en France, d'être revu à
Paris. Si Pau ne vous parait pas trop
solitaire, je l'aimerais mieux que Nico. Il
est plus aisé de se rapprocher quand il
n'y a pas de frontière à passer.

Le traité autrichien donne des honneurs
à Londres, à l'opinion passionnément guerrière.
On sent qu'il donne à la paix, ^{puissante} des chances
et à l'Emp. Nap. de l'indépendance, Lord
Dorset l'a bien indiqué. On ne veut pas
donner à cette humeur des prétextes de plus,
même les plus petits. Nous en sortirons un.

Tout l'essentiel est là. L'essentiel
comme résumé de ce qui s'est dit et
comme indication de la conduite à tenir.

4100
Bonne nuit, je vous le demande encore : du
courage et ce qui faut pour votre santé.
Nous saisirons peu à peu le reste.

Adieu, adieu. Mon fils va porter ces deux
cartes. Adieu. Ma fille va bien.

